

Le *Rabelais* de John Cowper

Les efforts exercés par les écrivains qui se sont penchés sur Rabelais pour le faire paraître aussi rabelaisien que possible constituent leur talon d'Achille. Ce parti pris les laisse libres d'en jouir sans avoir à le prendre trop au sérieux. Tout est rires énormes, euphorie avinée et jovialité anarchique: "Fay ce que Vouldras". Les critiques ont coutume de classer les écrivains comiques de cette façon — Dickens, par exemple, se doit d'être "dickensien" — parce que de cette manière il leur est fait grâce de leur satire. Powys, bien sûr, est innocent de tels calculs et le Rabelais dans lequel il se plonge est ainsi tout à fait différent du stéréotype. En premier lieu il s'agit du Rabelais du *Tiers Livre* et du *Quart Livre* et, plus particulièrement, de celui de Pantagruel plutôt que celui de Panurge. L'enfance extravagante de Gargantua est relativement peu exploitée. Tout au long, le vin est envisagé comme symbole de la soif humaniste de connaissance, et pas comme le signal de ne rien se refuser. John Cowper, avec ses problèmes d'estomac, écrit en tant que " buveur de lait", aussi fallait-il s'attendre à une telle interprétation.

Mais l'accent ainsi mis dépasse la simple explication humaniste de Rabelais que Powys a trouvée chez l'universitaire français Jean Plattard. Son approche est plus anglaise. Il admet très franchement que "morbidement délicat par tempérament comme il l'était", pudique et cérébral, la découverte de Rabelais fut un choc pour sa nature anglo-saxonne. Son affinité naturelle aurait plutôt été avec l'ultra-sensible Rousseau. C'est pourquoi il refusa avec la dernière énergie d'accepter que le Rabelais de la célèbre traduction de Thomas Urquhart fût le vrai Rabelais. Pour lui, cela déformait la comédie en "arlequinades fortuites et en jongleries verbales superflues"¹. Le langage extravagant d'Urquhart ne fait qu'obscurcir la façon dont Rabelais lui-même garde toujours l'esprit "en équilibre entre ces deux pôles antagoniques"². La riposte tout entière de Powys consiste à promouvoir un Rabelais de réflexion à la place du Rabelais cinétique habituel. Pour un peu, Urquhart, lui, prendrait Rabelais pour Panurge³.

Quand récemment j'eus l'occasion de passer en revue les écrits de Powys sur la littérature française, je fus surpris à la fois par leur étendue (de Villon à Valéry) et par le grand nombre de leurs références à Rabelais. Ceci vaut tant pour ses lettres privées que pour ses essais publiés. Une estimation, même rudimentaire, montre qu'il écrivait plus souvent sur Rabelais que sur n'importe quel autre écrivain, sauf peut-être Shakespeare. De plus, Rabelais lui demandait généralement une implication plus profonde et le mettait davantage au défi que Shakespeare (écrire sur le théâtre n'était pas son *forte*).

Cet essai ne peut porter que sur une partie restreinte du *Rabelais* (1948) de Powys; le lecteur intéressé aura envie d'approfondir. De bons livres de critique sur un seul auteur sont difficiles à trouver et une bonne étude complète sur un auteur étranger est bien rare. Même Henry James ne s'y est pas essayé. Et pourtant en un sens *Rabelais* fut issu d'une contradiction. John Cowper avait lu

¹ J.C. Powys, *Rabelais*, trad. Catherine Lieutenant, La Thalamège, 1980, p.31

² Ibid., p.28

³ C'est très rare que Powys se montre sévère envers un autre critique comme il l'est avec Urquhart (même s'il lui trouve une sorte de "génie").

Rabelais pendant des années, il s'était procuré toutes les traductions et commentaires possibles et il s'était entièrement consacré à sa tâche. Pourtant nous savons que sa connaissance du français était, au mieux, mal assurée et qu'il était en fait un amateur, malgré l'aide qu'Enid Starkie à Oxford put lui apporter. Même si nous sommes satisfaits par sa traduction (parfaitement valable) nous ne pouvons guère le choisir comme guide des controverses religieuses en France au 16ème siècle. D'ailleurs, Powys avait toujours tendance à s'identifier aux écrivains sur lesquels il écrivait et la tentation d'inventer un Rabelais powysien était à l'évidence forte. Si son livre doit convaincre son lecteur il faut donc qu'il le fasse par l'émotion plutôt que par l'érudition. De toutes façons Powys ne cache jamais ses lacunes, pas plus qu'il ne cherche à faire passer la culture générale pour de l'érudition, comme le fit parfois T.S. Eliot. Il se présente plus comme médium que comme mentor, un lecteur ordinaire en communion avec des lecteurs ordinaires:

Ce que nous attendons par conséquent d'une traduction, ce n'est pas l'exhibition des aptitudes d'un de nos compatriotes à transformer des classiques étrangers en classiques anglais, mais — quel qu'en soit le prix pour le confort de notre lecture — une *initiation* réelle à la véritable *odeur* psychique, si je puis ainsi parler, et à l'intime *saveur physique* d'une voie d'accès étrangère et nouvelle à l'*universellement humain*.⁴

Ce que nous offre Rabelais n'est pas simplement un langage mais un moyen de conforter notre relation au monde, ce qu'on avait coutume d'appeler le sentiment de "...Progrès, (...) une sorte de réelle, quoique tragiquement lente, *amélioration de notre destin sur la terre*."⁵ Donc ce n'est pas quelque chose qui peut être laissé aux érudits ou aux lecteurs d'un seul pays.

Powys s'est tourné vers la littérature française pour de bonnes raisons 'arnoldiennes'⁶: "Tous les esprits intelligents atteignent forcément un jour, dans leur culture, un point où la littérature de leur pays ne suffit plus à les satisfaire."⁷ Il en résulte que l'approche du *Rabelais* est souvent comparative. Ainsi un moyen naturel d'envisager la position centrale de son humour consiste en une comparaison avec Shakespeare et Dickens:

L'humour shakespearien, en règle générale, *vient d'en haut*. C'est le batifolage aérien et poétique d'un bienveillant porteur de dentelles, qui ferait l'aimable avec des gens vêtus de tweed ou de velours à côtes.

L'humour de Dickens *vient d'en bas*. C'est l'humour de la pauvreté en haillons qui se rit des bourgeois bedonnants et graves, sanglés dans leurs gilets blancs.

Mais l'humour de Rabelais ne descend ni ne monte. *Il est à niveau*, d'homme à homme et peau pour peau: c'est l'humour du peuple.

L'humour au mieux de sa forme ressemble à la charité pauline: c'est un absolu.⁸

La mention de St Paul, à cet endroit, est typique de Powys bien que dans le contexte elle confirme simplement les subtiles gradations que le passage

⁴ *Rabelais*, p.34

⁵ *Ibid.*, p.38

⁶ Allusion au grand critique anglais Matthew Arnold (1822-1888)

⁷ *Rabelais.*, p.34

⁸ *Ibid.*, p.180

dessine. Qu'il fasse ces distinctions critiques sans la moindre intention d'être désobligeant est un trait caractéristique de Powys. Il n'y a pas de désir de marquer des points en faveur d'un écrivain au détriment d'un autre. Le vrai sujet n'est pas l'écrivain individuel mais la littérature elle-même. C'est pourquoi *Rabelais* ne cesse de comparer son sujet à Goethe, Cervantes ou Shakespeare. Les grands écrivains font un tout, et ne peuvent être isolés. Point de cloisonnement de monographie universitaire.

De cet esprit positif il s'ensuit que le Rabelais de Powys n'a rien à faire de la simple satire destructive. Powys s'empresse de le distinguer ainsi de Swift et de Joyce, parfois appelés "rabelaisiens". Ni l'un ni l'autre ne possède le respect humaniste de Rabelais pour la vie: "Rabelais n'est pas un satirique. Non plus que Joyce n'est un clown. Rabelais est un adorateur de la vie, un analyste de la vie, un glorificateur de la vie!"⁹ Powys n'arrive pas à décider si Rabelais est croyant ou agnostique, mais il sait définir sa religion, de quelque façon qu'on l'envisage, comme un "transfert à la vie de la vénération jusqu'ici réservée au rituel"¹⁰. Dans un esprit semblable, Powys voit Shakespeare et Cervantes réagissant contre le mysticisme du moyen âge. Lui-même, comme on le voit dans *Porius*, pensait qu'un levain de paganisme était une saine addition à n'importe quelle religion. Non pas que le païen et le chrétien doivent être juxtaposés. Powys préfère toujours le paradoxe à la croyance sans équivoque, parce que la religion qu'il recherchait n'était ni systématique ni ordonnatrice:

En transférant ainsi hardiment notre vénération, en l'enlevant à la crainte révérentielle positive de la religion et au puritanisme négatif de la moralité rationnelle, pour la reporter sur la source insondable de force créatrice logée au fond de notre âme, les systématisations irréelles de la raison et les propriations trop réelles de la religion sont évacuées...¹¹

L'idée principale ici est la notion paulinienne du "Christ en nous", une notion que Powys emprunta à des écrivains aussi différents que Goethe, Montaigne et Walter Pater. Rabelais lui-même l'utilise dans le *Quart Livre*, dans la description émouvante de la mort de Pan¹². C'était un des passages favoris de Powys dans Rabelais. Pantagruel, discourant sur l'immortalité de l'âme, rappelle l'histoire d'un navire au large de Paxos dont les marins sont épouvantés par un grand cri, "Thamous!", venant d'au-delà des eaux. Enfin, Thamous le pilote répond. La voix lui commande de déclarer que "Pan le grand Dieu est mort":

A peine avait-il achevé de prononcer le dernier mot qu'on entendit sur la terre de grands soupirs, de grandes lamentations et un grand vacarme, provenant non pas d'une seule personne, mais de plusieurs ensemble.¹³

Il reste à Pantagruel à en déduire l'identité de ce Dieu:

...en effet, c'est à bon droit que l'on peut l'appeler Pan en grec, vu qu'il

⁹ *Rabelais*, p.158

¹⁰ Ibid., p.227. Catherine Lieutenant, dans sa traduction de *Rabelais*, penche comme Abel Lefranc pour un Rabelais athée. Powys plus circonspect le décrit comme non "pas moins mais plus qu'un chrétien." (p.239)

¹¹ Ibid., p.232

¹² Certains lecteurs se rappelleront la phrase "le grand Pan est mort", dans une des plus belles chansons de Georges Brassens.

¹³ *Quart Livre*, chapitre 28

est notre Tout; tout ce que nous sommes, tout ce que nous vivons, tout ce que nous avons, tout ce que nous espérons, c'est lui, se trouve en lui, vient de lui, par lui. C'est le bon Pan, le grand pasteur (...) Le temps concorde avec cette interprétation qui est la mienne, car ce Pan très bon, très grand, notre unique sauveur, mourut près de Jérusalem, sous le règne de Tibère César à Rome.¹⁴

A ce point dans l'histoire l'équipage de la *Thalamège* remarque que Pantagruel était devenu "silencieux et plongé dans une profonde méditation", et peu après cela, vit "...couler de ses yeux des larmes grosses comme des œufs d'autruche". Mais bien qu'il y ait ici du pathétique, il y a aussi quelque chose de terre à terre qui refuse d'être sublimé. Les larmes de Pantagruel ne sont pas abstraites, elles sont réelles. Pan était bien plus vivant que n'importe quel saint. Comme Powys le dit plus loin,

De chaque paragraphe, de chaque ligne, émanent une allégresse et un courage capables de se mesurer aux énormes, aux obscènes, aux hasardeux et mortels agglomérats d'insondables irrationalités qui déferlent sur nous de partout.¹⁵

Rien ne pourrait être moins sectaire. La *Thalamège* est "un navire aux nombreuses dimensions"¹⁶; à la fin c'est simplement par respect pour Rabelais que Powys refuse de préciser sa philosophie. La vénération ne coupe pas les cheveux en quatre. Faisant retour au jeune Powys "vieille fille" qui avait découvert Rabelais, on commence à mesurer quel chemin l'écrivain français lui avait fait faire. Aucune leçon n'aurait pu être plus importante pour un écrivain placé devant la destruction totale de sa culture de 1945.¹⁷

David Gervais

David Gervais est rédacteur-en-chef du *Cambridge Quarterly* et Honorary Fellow d'anglais à Reading University. Son dernier livre est *Literary England: Versions of 'Englishness'* publié dans la collection *Modern Writing* (CUP, 1993), et son livre sur Shakespeare et Racine est en attente de publication.

¹⁴ Quart Livre, même chapitre

¹⁵ *Rabelais*, p.259

¹⁶ *Ibid.*, p.260

¹⁷ Je m'en suis tenu ici à un bref essai car je couvre un terrain semblable dans une monographie qui doit être publiée par Cecil Woolf cette année: *John Cowper Powys, T.S. Eliot and French Literature*. Une étude ultérieure pourrait porter sur l'intérêt de Powys pour le moyen âge tardif, à partir d'*Owen Glendower* (1940), qui explore certains des mêmes ferments religieux que Rabelais. J'espère plus tard étendre ces remarques à la pensée de Powys sur l'imagination religieuse à travers un compte-rendu de son livre sur Dostoïevsky (1946), publié deux ans avant son *Rabelais*.